

pour soutenir les efforts des généraux français contre les défenses de leur barbarie.

Robert saisit ses pistolets et s'élança au secours des deux jeunes officiers anglais et du commandant Munroe, qui se trouvaient séparés de leurs compatriotes et se débattaient avec le courage du désespoir, contre une dizaine d'Indiens qui les entouraient.

Avec la vitesse de son fusil, Monsieur de Marville lui fit rouler deux à terre et fit feu sur un troisième qu'il blessa grièvement. Son apparition subite suspendit pour quelques instants la fureur des sauvages, il en profita pour glisser ces mots à l'oreille du commandant.

— Tachez de gagner ma tente, tandis que je vais essayer de les apaiser.

Mais le moment de confusion que son arrivée avait causé était passé et maintenant les Hurons furieux d'avoir été trahis, se précipitèrent sur M. de Marville en s'écriant.

— Mort aux Français qui nous trahissent.

Parmi les plus acharnés contre lui, se remarquait Adonémi dont la figure hideuse rayonnait de triomphe.

— Tu vas périr, dit-il en dirigeant sa flèche empoisonnée sur le jeune homme.

Un cri (tel que celui d'un homme effrayé) retentit, la flèche partit en sifflant dans l'air, mais Fleura du Printemps (car c'était elle dont on n'avait entendu la voix) était arrivée à temps pour soulever le bras d'Adonémi au moment où l'arme meurtrière était lancée sans l'espérer, elle n'atteignit pas le but et alla se loger dans le tronc d'un arbre à trois arpents plus loin.

— Que faites-vous ? s'écria la jeune Indienne s'adressant aux siens, ne savez-vous pas que ce jeune homme est le sauveur de la fille de votre chef, sans lui je ne serais plus là pour marcher à votre tête, j'aurais péri sous les flots. Tuez moi, mais que pas un de ces cheveux ne tombe.

Je l'ai déjà dit, Fleura du Printemps avait une grande influence sur sa nation, en l'entendant parler ainsi les plus furieux abaissèrent leurs armes et l'un d'eux prit la parole.

— Eh bien ! dit-il, puisqu'il est ton sauveur qu'il se retire, il est libre, mais qu'il nous laisse ces Anglais.

— Je suis venu les défendre, répondit noblement Robert, je ne puis les abandonner quand ils sont les plus faibles ; je mourrai avec eux s'il le faut plutôt que de me déshonorer.

Un murmure général s'éleva parmi les Indiens.

Refusez-vous de m'obéir, reprit Fleura du Printemps, laissez passer ces Anglais, qu'attendez-vous d'eux, vous les avez dévoués et en qu'ils vous dévalent, allez rejoindre vos frères et vous battre avec eux.

La fille du grand chef était ainsi, elle avait que sa prière ne serait pas vaine, en effet après quelques minutes d'hésitation les rangs se rouvrirent et Robert put amener ses trois protégés sous sa tente où ils étaient en sûreté.

Là, ils entourèrent l'Indienne qui les avait suivis et la remercièrent dans les termes les plus reconnaissants.

— Fleura du Printemps, dit Robert prenant la main

de la jeune fille, que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance, sachez vous nous sauverons pas ou en mourant la consolation de verser notre sang pour la patrie.

— Pour vous, dit-elle en relevant sa main frémissante, vous ne me devez rien, vous m'avez sauvé la vie, je n'ai fait que m'acquitter d'une dette. Tout ce que je puis témoigner est de penser à moi quelquefois.

Et devant elle s'écroula laissant Robert stupéfait, elle franchit en courant un grand espace, de chemin, jusqu'à ce qu'en s'y épuisée, haletante elle fut forcée de s'arrêter. Au loin le ciel apparaissait noir de fumée on entendait encore les coups de feu, se succédant sans interruption, se mêlant aux cris des blessés et des mourants. La fille du grand chef se laissa tomber à genoux et un sanglot souleva sa poitrine.

— Dieu des blancs, dit-elle en élevant ses regards vers la voûte céleste, si Robert de Marville m'aime, je croirai en toi et me ferai chrétienne.

CHAPITRE XII.

CHÈRE MADAME DE MONTFORT.

— Et vous me dites que c'est cette action qui décide de la victoire ; mais c'est un héros un véritable héros, que ce monsieur de Marville, et non content de cet exploit, le lendemain il expose sa vie, pour sauver trois Anglais ; c'est inouï, qu'elle noblesse de sentiments.

Ainsi s'exprimait mademoiselle de Montfort qui réunissait ce soir-là, ses amis chez elle, à l'occasion de son anniversaire et qui toute exaltée du récit qu'elle venait de lui faire M. d'Estimenville, nouvellement arrivé de Montréal avec Montcalm et quelques officiers, ne trouvait pas assez de paroles pour manifester l'admiration que la conduite de Robert lui causait.

— Oh mes dames, reprit M. d'Estimenville, s'adressant à un groupe assez nombreux de jeunes femmes, qui s'étaient rapprochées pour l'aider à raconter les exploits de Robert, c'est ainsi qu'il se signala à la prise du Fort George.

— J'aimerais beaucoup à connaître ce nouveau héros dit Madame de Grosbois, je crois qu'il est passablement sédentaire, car nous ne l'avons rencontré jamais dans le monde. Le général lui disait au bal du Gouverneur, qu'il avait prié son jeune protégé de l'accompagner mais que toutes ses instances avaient été vaines.

— M. de Marville a éprouvé des chagrins qui l'ont éloigné des plaisirs ; cependant ce soir mes dames vos désirs seront satisfaits, car on lui a fait promettre de venir passer la soirée ici, et je puis vous assurer qu'il tiendra son parole.

Un vil incarnat couvrit les joues de plusieurs jeunes filles, à la pensée de connaître ce héros malheureux chacune se disait :

Si j'avais le don de le consoler.

— J'espère bien qu'il n'y manque pas, dit Belzémire (Mademoiselle de Montfort se nommait ainsi.)

— Que ce M. de Marville soit heureux dit en ce moment M. de Blois.